



**Alter**

Revue de phénoménologie

**24 | 2016**

**La surprise**

---

## Les types d'intentionnalité affective

Texte III (p. 58-77), début 1911, in Edmund Husserl, *Études concernant la structure de la conscience (1908-1914)*, volume 2, « Actes affectifs et donnée axiologique »

**Edmund Husserl**

Traducteur : Natalie Depraz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alter/435>

DOI : 10.4000/alter.435

ISSN : 2558-7927

### Éditeur :

Association ALTER, Archives Husserl (CNRS-UMR 8547)

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 213-230

ISBN : 978-2-9550449-2-6

ISSN : 1249-8947

### Référence électronique

Edmund Husserl, « Les types d'intentionnalité affective », *Alter* [En ligne], 24 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alter/435> ; DOI : 10.4000/alter.435

---

**EDMUND HUSSERL,  
ÉTUDES CONCERNANT LA STRUCTURE  
DE LA CONSCIENCE (1908-1914),  
VOLUME 2, « ACTES AFFECTIFS ET DONNÉE  
AXIOLOGIQUE »<sup>1</sup>.**

*Texte III (p. 58-77) : « Les types d'intentionnalité affective » (début 1911)*

**<§ 1. Aperception chosique et aperception axiologique. Propriétés du sentiment, du désir, de la volonté en tant que propriétés objectives, aperçues>**

*<Contenu > [A VI 12 II/95a] 1) valeurs, aperception axiologique, visée axiologique présomptive et éventuellement saisie axiologique. 2) actes qui sont « dirigés vers des valeurs », ou, plutôt, qui réagissent contre des valeurs ou contre des non-valeurs. L'amour et l'enthousiasme, qui sont dirigés vers quelque chose qui se tient là en étant doté de valeur, avec quoi moi, mon cœur, je réagis à une réalité dotée de valeur.*

Être dirigé vers des « valeurs », qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? J'ai quelque chose de beau sous les yeux. Je peux le voir et le trouver beau sans en éprouver de la joie, sans ressentir de l'excitation, sans être ravi, sans éprouver de la jouissance, sans m'y abandonner, etc. (Je laisse ouverte la question de savoir si ce sont là des

---

<sup>1</sup> E. Husserl, *Études concernant la structure de la conscience (1908-1914)*, volume 2, « Actes affectifs et donnée axiologique », Manuscrit « Gefühl », Ü. Melle et Th. Vongehr (éd.), Heidelberg, Springer, à paraître. La traduction française du manuscrit *Gefühl* d'où est extrait le présent texte n° 3 est en préparation aux éditions Vrin sous la responsabilité conjointe de N. Depraz et de M. Gyemant. La traduction de ce volume est le résultat d'un atelier de traduction qui s'est tenu aux Archives-Husserl (Paris, ENS) en 2013-2014. Nous remercions les éditeurs du volume allemand, Ü. Melle et Th. Vongehr, ainsi que les Archives-Husserl, d'avoir autorisé la parution de ce texte.

expressions qui renvoient à la même chose ou pour l'essentiel à la même chose.) Mais je n'ai pas simplement la perception de l'objet, j'ai aussi « l'attribution de valeur », pour autant que j'exerce une aperception axiologique. Ce à quoi cela correspond, je l'ai étudié précisément il y a quelques années et dès lors ordonnancé : l'appréhension de la chose, la perception (l'apparition perceptive avec ou sans conversion attentionnelle), et l'appréhension de la valeur de la chose, et puis, en général, « l'appréhension » transcendante, l'aperception axiologique. Il en va de même parallèlement de la sensation primaire et la sensation du sentiment.

Il est manifeste que la joie ressentie devant le beau, l'enthousiasme qu'il suscite n'est pas une joie éprouvée à la simple existence de l'objet, mais une joie éprouvée à l'existence de l'objet doté de valeur. Nous avons là une spontanéité de la conversion attentionnelle du cœur, laquelle est fondée sur une réceptivité de la simple conscience de la valeur. De même, je peux contempler une « image » avec ravissement, non pas en éprouvant de la joie à l'existence de l'image entendue comme marchandise, mais <en étant> ravi à la vue de la « belle apparition ». [95 b] Je puis éventuellement « voir » en imagination une magnifique figure et être ravi par la belle forme imaginée, par la belle apparition. Il n'y a là aucune position d'existence, mais c'est là aussi que <se situe> la différence entre la réceptivité (la conscience imageante en laquelle apparaît l'objet doté de valeur, à savoir, en laquelle une apparition, une quasi-apparition, est consciente, tandis que l'existence de l'objet apparaissant n'est « pas en question », et cette apparition se tient là comme quelque chose de beau) et la spontanéité qui s'édifie sur la réceptivité : le beau suscite du ravissement.

L'aperception axiologique est une aperception. Une objectité se constitue, il s'agit d'une aperception fondée. Une couche inférieure renvoie à la simple chose. Je puis à travers cette couche inférieure diriger un rayon de la saisie : je perçois la chose et la chose seulement, je la saisis. Je peux saisir l'ensemble, toute la valeur est perçue. Je puis aussi envoyer le rayon à travers la couche supérieure non-autonome et je puis me tourner de la chose vers son prédicat de valeur, sur un mode ex-plicite et prédicatif : la chose est belle. Je me tourne « en étant attentif », le regard de mon esprit s'oriente, je saisis. C'est le même caractère partout. C'est une « perception » si j'ai une apparition perceptive à titre de couche inférieure, <et> la chose est perçue, la chose avec sa valeur. L'objet doté de valeur s'inscrit dans le monde spatio-temporel : assurément, ses prédicats de valeur, quoique cet objet réel les possède, ne font pas constitutivement partie de l'exis-

tence spatio-temporelle, ils sont extérieurs à son essence. Mais la perception en tant que simple « saisie » du spatio-temporel et la saisie du spatio-temporel axiologique (la chose dans son caractère de valeur) ne sont pas deux questions essentiellement différentes. La réceptivité renvoie à l'activité de recevoir (d'accepter), et il en va toujours ainsi.

[A VI 12 II/96 a "H 17"] Mais l'activité d'accepter elle-même est une forme de spontanéité et conduit à l'explication, à la prédication, à la conception, bref, à la sphère théorique. Pour cette dernière, cela ne change rien si la réceptivité est la couche inférieure dans laquelle la nature se constitue, ou bien une couche supérieure qui présuppose la constitution de la nature. Aussi n'y a-t-il pas de différences essentielles dans la manière dont des jugements explicatifs simples (des jugements de perception et apparentés) émergent ; ils se trouvent simplement dans les soubassements qui sont donnés de façon réceptive (pré-donnés). C'est une autre affaire, bien sûr, si <le> jugement renvoie en retour non pas à la simple réceptivité, mais à la spontanéité.

Mais maintenant on doit se demander quelle est la portée de cette façon de parler d'« aperception affective » ou, comme je le disais à l'instant, d'« aperception axiologique », et si ce qui <a> été dit jusqu'ici est tel quel vraiment tenable. Dans l'aperception chosique, nous n'avons ni positivité ni négativité. Mais en ce qui concerne les sentiments, ils sont positifs ou négatifs. Aussi sera-t-on tenté de dire : l'attribution d'une valeur positive ou négative concerne l'objet ou ses caractéristiques, et l'objet sera caractérisé axiologiquement comme positif ou négatif selon que les sentiments penchent plutôt pour une évaluation positive ou négative. Y a-t-il là « aperception » ?

Lorsque je perçois un objet en le parcourant, l'unité de l'objet qui apparaît se constitue dans le déroulement des multiples esquisses de sensations et des multiples sensations qui se diffusent, ces phénomènes étant motivés par les « circonstances » du déroulement (à savoir par les sensations motivantes correspondantes), et l'unité de l'objet se « présente » dans ces esquisses selon tels ou tels côtés, tels ou tels moments. Si à présent un sentiment, pour ainsi dire une certaine coloration de plaisir, déterminée selon sa teneur en plaisir par le contenu qu'elle « colore », est relié à des sensations de cette sorte qui se diffusent, et si alors, [96 b] dans le déroulement motivant des circonstances, ce ne sont pas seulement les esquisses de sensations qui se déroulent d'une manière assurément motivée, mais également les sentiments qui sont déterminés par elles, il se constitue de concert avec l'objet apparaissant un caractère objectif de sentiment

comme caractéristique à même l'objet. Plus précisément : un fantôme simplement coloré possède une couche de caractéristique objective de sentiment, et cela appartient à l'essence d'une telle caractéristique de sentiment de se rassembler souvent dans l'unité d'un sentiment, lequel est dans son ensemble positif, négatif ou indifférent – souvent, mais pas toujours. Sous un certain jour, un objet apparaît avec une belle couleur, sous un autre, il apparaît avec une couleur quelconque, voire pas belle. Mais il faut interpréter ces expressions vagues de la manière suivante : une unité du sentiment appartient à telle ou telle surface ou à tel ou tel groupement de surfaces, une autre unité du sentiment (une unité indifférente) à une autre, une autre unité du déplaisir à une troisième encore, etc.

Passons à présent du fantôme à la chose réelle. À côté de la constitution des propriétés réelles, qui appartiennent à la chose spatio-temporelle et à l'enchaînement chosique, nous avons là aussi une constitution de caractères axiologiques : dans telles ou telles circonstances réelles, de l'objet émane un son qui se transforme causalement de telle et telle manière de pair avec la modification des circonstances réelles : dans des circonstances semblables, c'est un son semblable, etc. Mais le son est « beau » et l'agencement sonore causalement déterminé de telle et telle manière – l'intensité, le rythme, etc. – est à la source d'une satisfaction. Ou bien la chose est un marteau. Si, en prenant pour guide la volonté, il est brandi d'une main, etc., peuvent entrer en ligne de compte des conséquences souhaitées et désirées : ce qui entre en ligne de compte est réjouissant car cela comble la volonté, cela a la valeur d'un objectif pour la volonté, etc.

Ainsi, la chose peut ne pas être seulement aperçue comme une chose, mais aussi comme le sujet de propriétés réelles, de conséquences réelles, comme membre d'enchaînements réels, caractérisés du point de vue du sentiment [A VI 12 II/97 a "H 18"], mais encore comme le sujet de conséquences réelles possibles (telles qu'elles sont réellement possibles, qu'elles entreraient en ligne de compte dans certaines circonstances, etc.). Et même sans penser clairement et distinctement à ces circonstances, la chose peut en tant que sujet de conséquences agréables possibles ou effectives, en tant qu'instrument possible de la volonté posséder un caractère axiologique, admettre des caractéristiques axiologiques et être aperçue immédiatement en elles. Elle peut de même <admettre> le caractère du bien, de l'utile, ou bien d'un outil, d'une lampe, etc.

Mais il faut à présent distinguer : tout comme les propriétés réelles que je co-aperçois dans l'aperception de la chose, pour le dire en général, sont des intentions vides dont la clarification nous conduit à

un enchaînement « hypothétique » de l'intuition (si la chose est frappée, elle résonne, elle possède un « son métallique », si <elle> est éclairée, elle brille en produisant une lueur, etc.) et dont le remplissement effectif reconduit à des enchaînements causaux de l'impression (je frappe – cela résonne, et c'est parce que j'ai frappé que cela résonne, etc.), de même, les aperceptions du sentiment sont des intentions vides du sentiment dont la clarification reconduit à des sentiments hypothétiques, mais motivés : si on frappe d'une certaine façon, un son résonne, un son plaisant ; si j'ai l'intuition du son, je fais aussi l'hypothèse de son caractère plaisant ; mais pour que le caractère plaisant appartienne par hypothèse à l'objet, cela présuppose qu'il possède la propriété acoustique réelle de pouvoir résonner lorsqu'on le frappe, etc.

À côté de ses propriétés réelles (dont font partie de façon essentielle les enchaînements hypothétiques), l'objet possède les propriétés du sentiment, du désir, de la volonté. Cela lui appartient objectivement (cela réside dans l'aperception) de déterminer de telle et telle manière le sentiment, le sentiment esthétique, le fait de se réjouir de l'existence en l'appréciant, etc., le désir, le vouloir, dans certaines circonstances, lorsque les circonstances réelles sont modifiées de façon adéquate, et le sentiment est alors déterminé de telle ou telle manière quant à son contenu. Ces propriétés ap<erceptives> mettent la chose en relation avec un sujet évaluant, tout comme les pures propriétés de la chose la relie à un sujet sentant. À cet égard, que différents sujets [97 b] se comportent ou non de façon similaire, voilà qui dans les deux cas ne concerne pas l'aperception elle-même.

Nous devons à présent ajouter à cela que l'objet qui se tient là lui-même devant les yeux dans l'intuition vivante, disons dans une perception et une apparition perceptive déterminée, provoque un sentiment actuel selon certains des moments qui tombent sous le coup de l'apparition ; ajoutons aussi qu'il peut être aperçu et sera aperçu en même temps dans l'aperception du sentiment selon divers effets possibles du sentiment, et que le sentiment actuel se tient là de semblable manière en tant que remplissement d'une intention de sentiment qui fait partie de l'aperception entière, de même que ce qui est vu actuellement depuis le côté de la chose apparaissante se tient à chaque fois là en même temps dans la perspective de la chose en tant que remplissement de l'aperception entière. (Tout le reste est simplement visé, simplement intentionné, mais c'est tout à la fois visé et remplissant la visée.)

**<§ 2. Aperception axiologique et aperception affective. La question de l'intentionnalité de la dispositions affective>**

Mais il nous faut aller plus loin : tandis que, à ce stade, l'aperception est aperception, et que les caractéristiques du sentiment et les conceptions du sentiment sont des caractéristiques et des conceptions parmi d'autres, il demeure pourtant une différence essentielle [A VI 8 I/45 a "19"] On peut dire ainsi : les aperceptions axiologiques sont précisément des aperceptions. Mais je peux parfois vivre dans l'aperception dans laquelle l'objet <se> constitue avec ses propriétés axiologiques, et parfois je vis dans la prise de position du sentiment, dans la spontanéité du sentiment. Mais comment comprendre cette distinction, comment la clarifier ou la déterminer plus précisément ?

Je vois une belle silhouette féminine. Tantôt elle me ravit, tantôt elle me laisse indifférent, quoique dans les deux cas de figure je la trouve belle. Le même bon repas, selon que je suis rassasié ou affamé, me ravit ou me laisse indifférent. J'en avais envie, et j'en estime tout autant la « valeur », je le trouve aussi bon. Ressentir au sens de saisir la valeur est à distinguer d'éprouver de la jouissance, de la réaction affective la plus intense. Dans la sphère des actes affectifs les plus intenses, ce qui contient de la valeur me réjouit. Mais je puis aussi trouver une chose réjouissante sans m'abandonner à la joie, sans me réjouir avec toute l'ardeur requise. De même, je peux trouver qu'une chose est digne d'être souhaitée (est « souhaitable ») sans souhaiter ardemment, et je peux, si tel est le cas, souhaiter plus ou moins intimement. Je puis être décidé et avoir la décision devant moi. Mais je peux aussi vouloir, vouloir activement, ardemment et « de toutes mes forces psychiques », vouloir passionnément ou bien moins passionnément. [45 b] Comment devons-nous faire droit à des distinctions de cette sorte ?

Réfléchissons ici encore à la chose suivante. Je parle avec une personne aimable. Elle se tient là avec son « caractère aimable », mon attention est toute à la conversation où s'exprime l'âme de la personne, et je la considère ainsi, la compréhension passe par ses expressions de visage, j'entends les paroles, associées à la sonorité chaude de sa voix etc. Tout cela possède ses colorations affectives, ses aperceptions affectives. Je suis rempli d'une joie toujours plus grande, l'excitation liée à la joie augmente. Pourtant, je ne suis pas tourné vers la joie en tant que telle, pas plus que vers la jouissance en tant que telle ; je suis tourné vers ce que dit la personne, vers ce qui émane d'elle en lien avec son type de beauté, etc. La joie peut m'envahir encore longtemps. Je suis encore d'excellente humeur lorsque je me tourne vers d'autres personnes, etc. Lorsque je repense à la conver-

sation, j'ai devant moi une conversation belle, euphorique, suscitant la joie et réjouissante. Ou bien c'est la beauté de cette âme, le charme de son type d'esprit, le jeu espiègle de ses plaisanteries et de son humour, etc., qui sont réjouissants ; c'est cela qui a éveillé la joie et ma bonne humeur ultérieure. Je distingue de cela mon sentiment de bien-être corporel. Disons donc que, appréhendant de telles beautés, je suis envahi par des affects croissants de joie, qui suscitent également un sentiment corporel de plaisir. Mais le plaisir corporel, le bien-être que je ressens au niveau de la poitrine, etc., ce n'est pas la joie elle-même ; la joie, c'est la joie qui concerne la beauté et, même si je ne pense pas en ce moment à la beauté, pourtant la joie est bien une joie qui concerne la beauté (qui s'ensuit <de la beauté>).

Si l'on se réfère au fait que la joie est communicative, qu'une bonne humeur [A VI 12 II/72 a "H 20"] fait tout apparaître sous une belle lumière, nous incline à voir partout quelque chose de réjouissant, il faudrait dire : si à un moment donné une réaction de joie est intervenue via un objet A saisi en tant que valeur, d'autres objets dotés de valeur auront tendance à me transporter aussi de joie, à susciter cette réaction de joie, et des objets dépourvus de joie tendront à ne susciter aucune joie, etc. En fait, on trouve partout des moments de valeur positifs et négatifs, mais nous ne les relevons pas tous, et tous ceux qui sont saisis n'éveillent pas forcément une joie à laquelle on s'abandonne, des affects, des mouvements en lesquels le cœur se tourne ou se détourne spontanément. Mais si une telle joie a eu lieu, et en particulier s'il s'agit d'une joie intense, alors des mouvements de ce type sont déclenchés ; des mouvements semblables en lesquels le cœur se tourne tendent à se poursuivre.

Si je suis à présent de bonne humeur, elle se communique alors aisément (tant qu'elle n'est pas contrariée par la tendance contraire, par des affects opposés). Si je suis à présent de bonne humeur, cela peut vouloir dire : je remarque que je ne me réjouis pas seulement de telle ou telle chose déterminée, mais que je vis à un rythme joyeux : la joie appelle la joie. (De surcroît, la joie se transporte à tout l'entourage.) En cela, la disposition affective conserve cependant toujours une « intentionnalité ».

Je distingue facilement entre ce qui est donné, ses caractères de valeur et ce qui opère à partir d'eux en motivant ma disposition affective. Celle-ci est bien une unité affective qui donne une couleur à tout ce qui apparaît, mais une couleur homogène, une lueur harmonieuse de joie ou une sombre teinte uniforme de tristesse. Je peux alors revenir dessus, je peux demander : « qu'est-ce qui te met de si mauvaise humeur ? », « Qu'est-ce qui te rend si serein ? » Mais cela

dit-il autre chose si ce n'est que la joie est motivée ? Cette humeur sereine a-t-elle elle-même une direction intentionnelle ? En tout cas, elle n'est pas dirigée vers la source de la motivation. [72 b] Et il ne s'agit pas d'un effet psychologique, mais d'une motivation. La joie émane de tel ou tel objet de valeur, elle peut aussi émaner de lui, même si l'on ne peut pas vraiment se représenter maintenant l'objet de valeur. Elle est une « obscure intention de valeur » ; <il y a> là une obscure position d'être et une obscure attribution de valeur, qui motive la disposition affective. (Mais la disposition affective n'est pas un sentiment qui est dirigé vers l'objet de valeur.) Mais est-ce une <attribution de valeur> ? Il peut aussi y en avoir plusieurs. Une disposition affective unitaire peut être motivée par des attributions de valeur et des réactions axiologiques très différentes. Ce sont diverses ondes d'humeur joyeuse qui se rassemblent dans l'unité d'une seule et même humeur joyeuse.

Mais la disposition affective doit-elle toujours être motivée ? Il est certain que la disposition affective est souvent ainsi faite que nous recherchons ses motifs, que nous pouvons noter à son propos qu'elle a des « raisons », des raisons que nous pouvons exhumer de l'arrière-fond de la conscience. Et la disposition affective peut connaître différents degrés, elle peut connaître un tel obscurcissement que plus rien ne rend joyeux et que je perds toute envie d'agir, d'être joyeux et de former des vœux, etc. Je suis « comme paralysé », je suis sous le choc d'un grand malheur qui a pour effet de créer en moi un énorme effondrement, comme une humeur d'accablement. (De quelle humeur parlera-t-on ? D'un état dépressif, de mélancolie ?) Il est souvent difficile de voir clair sur le motif proprement dit. Qu'il s'agit de cela, on le voit <au fait que>, quand le motif est élucidé puis finalement réduit à néant (il ne reste absolument plus rien de sa condition préalable), alors la dépression est éradiquée d'un seul coup.

Mais tout état affectif de cette sorte a-t-il besoin d'avoir un motif ? Tout ne peut-il pas me déprimer sans raison, ne puis-je pas broyer du noir à propos de tout ? Mais cela voudrait dire que j'obéirais à la tendance à réagir sans raison et en tout lieu à la seule laideur et aux seuls côtés négatifs de la valeur avec des affects négatifs ? Mais que je ne réagirais pas avec des affects positifs à une valeur positive, et que, là où il n'y a justement rien de laid pour déclencher une réaction actuelle de mécontentement, une disposition affective demeure en lame de fond parmi les réactions négatives permanentes, qui a précisément son motif dans l'expérience permanente du « malheur ». [A VI 12 II/73 a "H 21"] Je me réjouis peut-être dans un cas précis ; je ne suis pas tout à fait incapable de voir ce qui est beau et de m'en

réjouir, mais je ne peux pas m'abandonner à la joie. Reste une joie très peu vive ; je réagis beaucoup plus fortement et violemment à ce qui est négatif par une absence de joie et seule celle-ci influe durablement sur la disposition affective.

En tout cas, il <convient> de distinguer entre les actes affectifs, les réactions affectives individuelles et l'unité de la disposition affective en tant qu'unité de la coloration affective, qui est transférée dans l'ensemble du substrat de la conscience, toute la sphère de l'apparaissant, le courant général du sentiment dans lequel nous nageons.

1) L'intentionnalité de l'attribution de valeur en tant qu'aperception axiologique.

2) L'intentionnalité de la réaction affective, du plaisir, qui est dirigée vers ce qui est plaisant et existe en tant que valeur, l'intentionnalité du se-réjouir-de, du ressentir-de-la-joie-à-la-vue-du-beau, à-la-vue-du-bien, l'intentionnalité du désir de quelque chose, du vouloir actuel, du se-décider, de l'agir.

3) L'intentionnalité de l'état affectif, de la résolution ferme en tant qu'habitus par quoi j'avance dans la vie, et tandis que je pense, que je sens, que je fais telle ou telle chose, tandis que j'ai toujours à l'arrière-plan mon objectif, mon intention ferme, ou bien <l'intentionnalité de> l'humeur confiante et sereine, ou bien <celle> de tristesse durable, etc.

### <§ 3. Le désir du mal. Valeur objective et valeur hédonique><sup>2</sup>

[A VI 8 I/46 a "22"] Exemples : quelqu'un sait que l'honneur extérieur, la reconnaissance, les décorations suprêmes, etc., sont à proprement parler dénués de valeur, mais telle est sa passion. C'est sa volonté, et la volonté peut être si passionnée qu'il ne recule pas devant le crime. Il en va de même de <la> volonté de puissance. Je ne pose pas du tout la question de savoir si le pouvoir a en lui-même de la valeur. Quelqu'un prend le pouvoir, gagne de l'argent, etc., il s'agit tellement d'un but en soi qu'il lui est entièrement égal de savoir si cela a de la valeur ou non. Devant la question de savoir si tel ou tel moyen, ou bien la fin elle-même n'est pas quelque chose de mauvais, celui qui est animé par la volonté criminelle (ou bien orientée de manière non-éthique) peut très bien reconnaître que c'est mal, et vraiment apprécier la chose en son for intérieur comme négative. Mais l'absence de valeur ne trouble pas son cœur, ne détermine pas sa volonté. Il y réagit avec indifférence.

---

<sup>2</sup> À propos de l'abandon à des actes de joie, etc., cf. « N » au début <=p. XXX>.

Plus encore. Quelqu'un peut voir que le mal est mauvais et pourtant, il le désire et le veut. <Pour> parvenir à ses fins, il détruit les hommes, leur âme ; il foule aux pieds toutes les valeurs et en éprouve même de la joie. Naturellement, il n'en éprouve pas directement de la joie, c'est-à-dire que si une valeur positive le motive directement (est le motif pour réagir « en son nom propre »), elle ne peut motiver qu'un affect positif, et une valeur négative un affect négatif. Mais pour accéder à la conscience du pouvoir, pour s'adonner justement à la passion de l'exercice du pouvoir, quelqu'un peut éprouver de la joie à fouler aux pieds des valeurs – et des valeurs de toute sorte (Lucifer). Un arbitraire sans limites, c'est cela qui suscite la joie à éprouver du plaisir à l'absence de limites, devant la possibilité de suivre « librement » son humeur, à faire le « bien » et le « mal » selon son bon plaisir, etc., [46 b] (en effet, à accomplir ce qui a une valeur positive ou une non-valeur positive : mais pas pour l'amour de la valeur, bien plutôt comme une démonstration de forces, etc.). Le tumulte du pouvoir politique : gouverner et réprimer les hommes et les peuples, briser chaque résistance, l'une après l'autre. Toujours inventer quelque chose de nouveau pour exciter la conscience du pouvoir sans limites, le processus vital de la conscience : je peux tout ce que je veux. – Je suis tout-puissant. Le délire de César.

Mais on pourra alors dire : avec la volonté de puissance, c'est précisément le pouvoir qui est valorisé, avec la volonté de l'argent, c'est précisément l'argent, etc. Ce qui est désiré, ce qui est voulu doit être valorisé : en devenant une représentation au sens propre, il se fait « plaisant », réjouissant. Le pouvoir doit être mon plaisir, ma joie, de sorte que je puisse aspirer au pouvoir. Si le pouvoir est mon but final, j'y tends de manière exclusive, non pas donc pour l'amour d'autre chose ; aussi le pouvoir doit-il être caractérisé pour moi en tant que tel dans la représentation comme quelque chose de plaisant en soi, de réjouissant en soi.

C'est pourquoi le but final, dira-t-on plus avant, peut bien être une « non-valeur ». C'est pourquoi le but final, c'est-à-dire ce qui est réjouissant pour soi, « ce qui éveille le plaisir » n'est pas encore ce qui a de la valeur. Et je peux faire cette différence et considérer éventuellement que quelque chose est sans valeur et en même temps réjouissant, source de joie, et qu'il est posé comme le but final de ma volonté.

L'opinion contraire serait celle-là. « Il y a là quelque chose de réjouissant » pourrait vouloir dire deux choses distinctes : 1) cela me réjouit actuellement et, en cela, je n'ai conscience d'aucune médiation, d'aucune réjouissance qui serait faite par amour pour... 2) Il n'y a véritablement et effectivement aucune médiation – une joie peut en

effet recéler une intentionnalité cachée qui renvoie à des motifs sans quoi cela devient clair pour moi. [A VI 8 I/47 a "23"] Par exemple : j'étais de condition modeste, j'ai dû me rabaisser, j'ai été partout et plus souvent qu'à l'ordinaire humilié ; j'ai fait de belles choses, mais cela n'a jamais été reconnu, et lorsque j'ai fait du bien, lorsque j'ai accompli de bonnes œuvres, on m'a constamment bloqué en me défavorisant, en m'humiliant. Le bien que j'ai voulu faire, je n'ai pu le faire, mon pouvoir a été bloqué. Un désir passionné d'honneur et de pouvoir s'éveille alors. Tout d'abord pour l'amour du bien. Mais ce désir s'accroît, il devient un amour du pouvoir et de l'honneur tout court. J'envie celui qui a du pouvoir, qui peut faire passer ce qu'il veut. Même s'il s'agit de quelque chose de mal, ce qu'il fait, je l'envie de pouvoir le faire, d'avoir le pouvoir. Mais puis-je alors dire encore la chose suivante ? À proprement parler, je veux, j'aime, je désire le pouvoir pour l'amour du bien, que, par le pouvoir, je pourrais réaliser. Puis-je dire que j'aspire d'abord au pouvoir, mais à proprement parler seulement pour l'amour du bien ? Non. Après que le processus de transfert a eu lieu, je peux certes dans tous les cas encore prendre conscience que le pouvoir n'est pas en soi un bien, mais seulement un moyen de réaliser des biens. Mais cela ne change rien au fait qu'à présent, je veux absolument le pouvoir, que je pose absolument le pouvoir. Que cela me donne une joie absolue. Peut-être dis-je : il se peut que cela n'ait aucune valeur objectivement, mais pour moi c'est la valeur absolue : l'absolument réjouissant et voulu. Un double sens surgit ainsi entre la valeur en tant qu'un se-réjouir en soi, en tant que quelque chose sur quoi je « pose une valeur » tout court (pas comme moyen), <que je> pose quelque chose pour moi comme réjouissant, et la valeur comme dotée d'une valeur en soi, comme objective : quelle que soit la manière dont cela doit être déterminé. Cependant, on doit ici considérer les choses de façon très soigneuse.

J'aime le pouvoir ou l'argent, non plus pour l'amour du bien, par où ils sont des moyens, pour « pour eux-mêmes ». L'amour du bien est peut-être éteint en moi ou bien n'a plus de validité ni de croissance. Tant que je reconnaissais et que j'aimais le bien, cela a été mal pour moi, j'ai été persécuté, etc., si bien que le bien lui-même reçut dans mon esprit le caractère d'un bien qui apporte de la souffrance, voire d'un bien haï<sup>3</sup>. Après avoir dû être constamment

---

<sup>3</sup> Le bien, valeur en soi et connu en tant que valeur exige de moi un sacrifice, un sacrifice à l'égard de ce qui est désiré passionnément (qui est sans valeur), et je ne veux pas consentir à ce sacrifice. Je ne le désire pas, je désire son anéantissement. Peut-on en effet haïr en soi le bien et ce qui est connu comme bien ?

dans l'abstinence, j'ai une faim délirante de jouissance, de même que l'affamé [47 b] finit par connaître la passion d'une faim délirante : pour lui, un mets est la priorité et il lui faudrait commettre un meurtre et se rassasier de la chair de son congénère. L'avidité passionnée à former des vœux, à avoir des aspirations mais aussi à connaître la jouissance. Par contraste, la joie non-existentielle dans laquelle il n'y a absolument rien du désir et de la jouissance de l'être. La pure joie prise au contenu, purement déterminée par le contenu et absolument pas par l'existence. Le *kalon* <en grec dans le texte> et puis, cette joie prise à l'être, la joie est déterminée à même l'être d'un *kalon* <en grec dans le texte> et purement par son intermédiaire<sup>4</sup> ?

C'est ce qui fait la joie que l'on éprouve avec la valeur. Ce qui détermine le « plaisir » purement par son contenu, purement par son essence a objectivement une valeur. A une valeur hédonique ce qui éveille un plaisir qui ne procède pas du contenu lui-même, qui ne lui appartient pas essentiellement, n'est pas motivé exclusivement par lui (*i.e.* nous nous limitons à des valeurs propres par contraste avec des valeurs instrumentales). La motivation obscure peut être telle que, si on la suit, elle s'explique dans une motivation de contenu. Mais elle peut aussi conduire à autre chose : à des motivations de « l'instinct », qui peuvent indirectement avoir une valeur, pour autant qu'elles peuvent être fondées de façon équivalente par des motivations de contenu, mais n'incluent pas elles-mêmes en soi des motivations axiologiques.

#### <§ 4. L'intentionnalité des affects de sentiments. Propagation des sentiments et sentiments co-suscités. Sentiments objectifs et sentiments transmis>

Plus avant : comment distinguons-nous attribution de valeurs et engagement pour des valeurs ? Je peux vivre dans un ressenti déterminé dans son contenu et je peux saisir l'objet comme valeur et le juger. Cette dernière action n'est-elle pas une modification du sentiment, qui lui dérobe déjà une vie originaire ? Cela n'est pourtant pas nécessaire. Lorsque je goûte quelque chose de beau en le contemplant et que cela accède à la conscience en pensant : « c'est beau », cela ne diminue pas l'intensité de mon sentiment. Mais n'y a-t-il pas là pour-

---

<sup>4</sup> Nous avons donc ici une passion (une inclination) et, s'opposant à elle, la raison. Tout d'abord, nous opposons : 1) la joie désirante et 2) la joie non-désirante (non-attachée à l'être). Mais on peut aussi opposer : 1) la joie, le plaisir pris à un pur contenu ; 2) la joie prise à l'être ou au non-être a) purement déterminée par le contenu, par le beau ; b) déterminée par autre chose, ou de façon impure déterminée par autre chose. Il en va de même du désir et de la volonté.

tant un blanc d'antenne du sentiment, une diminution momentanée de son intensité, où le fait de prendre une inspiration est pour ainsi dire un engagement renouvelé et toujours frais ? [A VI 8 I/48 a "24"] Je peux alors m'engager de façon plus vivante, etc.

On pourrait se demander : s'engager pour des valeurs, est-ce vraiment quelque chose d'accessoire, ou n'est-ce pas plutôt une immersion vitale continue dans l'attribution de valeurs ? Ce qui caractériserait en propre le sentir évaluant, ce serait d'autoriser une intensification de l'immersion vitale, l'intensification de l'affect. En effet, c'est toujours à nouveau la même réponse que l'on donne : il convient de distinguer entre la beauté qui tient à l'objet lui-même, la vie dans la conscience de beauté et, d'autre part, la joie réactionnelle avec quoi la beauté me comble. Celle-ci provoque un flot de joie, on trouve aussi en lui des moments sensibles, comme le bien-être sensible, qui envahit mon corps comme un « frisson », le sentiment de béatitude que je sens dans ma poitrine comme un sentiment de bien-être qui est localisé là. Mais la distinction n'est par là pas encore clarifiée.

L'attribution de valeurs : faut-il donc comprendre cela comme une « attribution de valeurs quant au contenu » et pas comme un sentiment quelconque ? Et ne trouvons-nous pas la différence entre l'engagement et le non-engagement à propos de tous les actes affectifs ? J'apprécie une belle femme, j'apprécie un bon repas, j'apprécie un état de chose. Je me dis : l'Allemagne, elle prospérerait avec à sa tête un deuxième Bismarck, etc. Ce serait beau ! Si je me dis que c'est réel, c'est dans mes pensées quelque chose de réjouissant : comme cela me ferait plaisir ! Le fait que de fait cela n'est pas, voilà qui est regrettable : je le regrette. Je désire que cela soit : c'est là comme quelque chose qui devrait être. N'y a-t-il pas partout le phénomène de l'acte affectif, où quelque chose de réjouissant, de regrettable (de souhaitable, de désirable) est « là », etc., et face à quoi on trouve l'engagement, la joie plus ou moins vive, l'affliction, le souhait, etc. ? [A VI 8/49 a "H25"] En effet, ce ne sont pas des mouvements affectifs réactionnels ou, du moins, tous ne le sont pas.

L'attribution de valeurs est principalement un plaisir pris au contenu d'un objet, c'est-à-dire eu égard au contenu attaché à l'être de l'objet, un plaisir pris à un état-de-chose, à tel ou tel et, déterminé par le contenu, un plaisir primaire pris à l'être de l'état de chose. Ou bien le sentiment déterminé par « l'être » est-il déjà réactionnel ? Le pur plaisir pris au contenu, au beau son, est-ce cela l'attribution de valeurs, qui possède précisément son intentionnalité dans le fait qu'il est selon son essence un sentiment qui porte sur le son ? Mais n'avons-nous pas affaire ici à la part réactionnelle ? À la joie qui est

suscitée par ce sentiment ? Je tombe dans un ravissement, dans une humeur plus sereine, etc., qui n'est plus alors un simple plaisir pris au son, mais une conséquence de ce plaisir, motivée par ce dernier. Je suis ravi par la beauté du son, le plaisir, l'attribution de la valeur de la beauté est sous-jacente, c'est le point de départ et l'impulsion.

Dans l'aperception, le son est alors appréhendé comme plus beau et sa beauté comme une beauté ravissante. Par suite, la chose est alors elle-même quelque chose de ravissant : elle possède des moments en soi ou des propriétés qui activent le sentiment, qui plaisent, et le plaisir provoque des affects, provoque une humeur plus sereine, etc. Qu'en est-il donc de l'intentionnalité de la joie ?

Si l'on entend par joie l'affect, l'excitation joyeuse qui jaillit de l'objet de valeur en tant que tel, alors l'intentionnalité de cet affect est à l'évidence différente de celle de l'appréciation (*Werthaltens*) : en effet, la relation « intentionnelle » de l'affect de joie à ce sur quoi porte ma joie <est> différente de celle de la satisfaction (*Wohlgefallen*) que j'éprouve à la chose. Avec l'appréciation je suis dirigé vers l'objet apprécié, dans le plaisir je suis tourné vers l'objet et, en tout cas (quand l'attention n'est pas nécessaire), tant que le plaisir dure, la conscience est là, il y a aussi une conscience fondatrice de l'objet. En revanche, l'excitation joyeuse affectée n'<est> pas une conscience dirigée vers l'objet de valeur excitant. Elle est relation à cet objet en tant qu'excitant, en tant que motivée. Elle procède d'un objet plaisant, mais elle-même ne se dirige pas vers l'objet qui l'a excitée. [A VI 8 I/50 a "H 26"] Que signifie par conséquent l'aperception de l'objet comme réjouissant ? Il est tel qu'il est propre à provoquer la joie, à mettre dans une excitation joyeuse, et ce, à travers sa « valeur », par le fait qu'il est agréable.

Mais, demandera-t-on, le plaisir évaluant n'est-il pas également un plaisir suscité par l'objet, c'est-à-dire par la conscience de l'objet ? Et lorsque je suis envahi par l'affect de joie, par le ravissement, par la béatitude, la distinction entre le plaisir évaluant et le ravissement tient-elle toujours ? Et, plus avant : tant que l'objet est encore vraiment conscient, n'apparaît-il pas là comme ravissant et le ravissement n'est-il pas référé à l'objet ? Si la conscience de l'objet s'éclipse ou si je me tourne vers un autre objet, le ravissement référé à l'objet s'éclipse lui aussi, c'est-à-dire qu'il s'évanouit, je ne vis plus en lui. Il se poursuit par ailleurs, éventuellement dans une humeur plus sereine qui prend pour ainsi dire la forme d'un effet secondaire, sentiment qui se diffuse par-delà le contenu de la conscience, illuminant tous les objets en les colorant et se rendant en même temps réceptif à toutes les incitations au plaisir (et par ailleurs non-réceptif aux incitations à

l'ennui). Ce sentiment n'a-t-il pas comme tout autre son intentionnalité, aussi brouillée soit-elle ? Nous avons comme un arrière-plan de représentation, une unité de l'aperception d'arrière-plan, ainsi un arrière-plan de sentiment brouillé : si nous sommes d'humeur sereine, telle ou telle chose sur laquelle se porte notre regard se montre amicale, rose, aimable. Mais nous pouvons réfléchir et saisir l'unité de l'humeur comme sereine, <comme> une unité du sentiment diffusé de façon indéterminée dans lequel glissent également de nombreux sentiments corporels sensibles, sentiment qui a sa coloration unitaire et est caractérisé par le fait qu'il se diffuse sur des objets qui ne sont pas d'eux-mêmes, à travers leur contenu, au fondement d'un plaisir (c'est-à-dire de quelque chose d'« agréable »).

Il y a une différence essentielle entre un caractère de sentiment qui se diffuse sur des objets, les colore, et un caractère de sentiment qui est « requis » par leur contenu, éveillé et déterminé par l'objet ayant telle facture. [50 b] On ne sort pas de cette différence. Ce n'est pas parce qu'une humeur sereine jette une lumière sur un objet qu'il est pour cela déjà réjouissant et se tient déjà là comme réjouissant. Si elle crée la disposition pour <pouvoir> faire droit à ce qui est réjouissant, pour que des moments réjouissants puissent surgir et être appréciés, ce n'est pas elle qui constitue elle-même la réjouissance.

Mais il semble qu'on soit à nouveau allé trop loin. Les choses sont vraiment là comme des choses réjouissantes, comme des choses belles. Lorsque je suis d'une humeur sereine, ne trouvé-je pas le monde entier magnifique ? Il ne l'est pas en soi, tout n'est pas beau et bon en et pour soi – la lumière est une lumière que je projette. Mais c'est bien une lumière. Et lorsque je me fie à la motivation et que je justifie ce qui est source de motivation, je peux bien dire aussi : trouver toutes les choses belles lorsque l'on a tant de raisons de se réjouir, c'est tout à fait normal, simplement il ne faut pas confondre cette beauté appliquée avec la beauté originaire. Ne devons-nous pas alors dire : il faut certainement distinguer entre les sentiments qui se réfèrent à un objet en lui attribuant une valeur, <qui> <sont> ainsi fondés dans la conscience de l'objet de sorte qu'ils se portent vers l'objet d'après son contenu (quoiqu'ils soient peut-être déterminés de façon simplement présomptive), et des sentiments qui jaillissent en tant qu'excitations depuis des sentiments tout à fait autres, des affects qui en tant que flots de sentiments possèdent et peuvent admettre des composantes multiples, parmi lesquelles des sentiments corporels sensibles, un banal sentiment de malaise, un bien-être qui envahit le corps, etc. et, plus avant, il faut en distinguer le caractère de la motivation, qui reconduit peut-être à ce qui est obscurément motivant ?

Par ailleurs, nous devons dire : lorsque l'affect est conscient de l'objet du sentiment le suscitant, alors il apparaît intentionnellement référé à ce sentiment, et ce sentiment apparaît alors comme réjouissant, ravissant, mignon, euphorique. La clarification complète d'intentionnalités de cette sorte tout comme des intentionnalités affectives en général est difficile\*.

Et qu'en est-il alors du souhait et de la volonté ? Ce qui est de l'ordre de l'objet se tient là « dans la représentation » en tant qu'objet d'euphorie, de ravissement (à supposer que cela soit tel). Cela n'est pas tel. Cela me manque, je le désire : en fonction de l'importance de l'euphorie à laquelle j'aspire, il y a plus ou moins de passion. Et, de même, la volonté peut être plus ou moins passionnée. [A VI 12 II/91 a "H 27"] La volonté peut être déterminée par la valeur d'une question : la chose elle-même, à travers ce qu'elle est, détermine la valeur (lors de la visée de la valeur), et la valeur, en tant qu'elle est pensée comme existant, motive une joie hypothétique, à savoir, une joie purement motivée par la valeur. De même, le regret qu'il n'y ait rien peut être motivé par la valeur, et la volonté aussi, en fin de compte, peut l'être. La volonté n'est une volonté pure que lorsque ce qu'elle veut n'est voulu que pour le pur amour de la valeur. Ce n'est pas la joie ressentie vis-à-vis de la valeur qui est la motivation, mais la valeur elle-même, qui motive de son côté la joie en tant que joie légitime.

Mais la volonté n'est pas toujours motivée par la valeur de la question elle-même. Il y a bien d'autres raisons déterminantes de la volonté : des affects aveugles, des passions aveugles. Mais même les affects disions-nous se portent vers les questions. C'est là qu'il faut dire : on distingue précisément entre les sentiments qui ne se portent pas seulement en général vers les questions mais qui sont référés au contenu des questions en tant que prenant une valeur (*Wertnehmungen*), en tant que fondés en particulier par les teneurs de questions, et les affects qui sont motivés par des attributions de valeurs de cette sorte et purement motivés par elles. Par ailleurs, <nous avons> des visées affectives qui ne sont pas « remplissables » par le seul fait qu'elles prennent une valeur. Nous en revenons donc à nouveau au point suivant : ne doit-on pas reconnaître une intentionnalité authentique dans la sphère de l'affectivité, et ne doit-on pas également reconnaître que chaque acte affectif est d'une certaine manière une visée affective qui est référée selon son sens à une attribution de valeurs ? C'est là qu'on doit examiner à nouveau avec soin la conscience du pouvoir, la méchanceté consciente, etc.

---

\* Cf. des développements plus précis au feuillet suivant, 2<sup>e</sup> page.

[91 b] Lorsque je suis furieux et en colère et que je regarde en direction de celui qui a provoqué la colère (par exemple, de l'homme qui m'a énervé), il apparaît comme l'objet intentionnel de l'affect<sup>5</sup>. Quelqu'un raconte des choses ignobles, formule une conviction ignoble, je suis pris d'un affect de dégoût. Je regarde avec dégoût en direction de l'homme. Quelqu'un me plaît, il exprime de belles convictions, son habitus intellectuel est beau et toujours plus beau dans ses manifestations, je m'entends « bien » avec lui, un affect d'attention affectueuse me remplit et se diffuse. J'ai pour lui une attention affectueuse.

Nous avons ici le noyau d'un sentiment qui se déploie et se diffuse et qui n'augmente pas seulement selon le critère de l'intensité « vitale ». L'unité de la personne n'est pas seulement l'unité en tant qu'objet, mais les différents actes de plaisir acquièrent une unité, une unité affective ; certes ils passent, ils se déploient dans le temps, mais ils ne se perdent pas sans laisser de traces (je ne parle pas de dispositions inconscientes). La personne plaît et ce, momentanément, « eu égard à » la manifestation présente d'un aspect du caractère, mais, comme elle est l'unité qui vient de se manifester selon tel ou tel de ses aspects, qui a exprimé tel ou tel ou les a laissés pressentir, elle est l'unité du plaisir, qui est déterminée selon son caractère global à travers des actes de plaisir qui se sont déployés. Le plaisir un est le plaisir ressenti avec une personne qui <s'>est manifestée et pour autant qu'elle s'est manifestée de telle et telle manière et, en même temps, en particulier, le plaisir explicite ressenti avec elle à la vue de son expression présente d'alors.

Mais on n'a pas encore atteint ici l'affect : le sentiment se diffuse encore d'une autre façon. À côté des sentiments éveillés à travers l'objet, la personne et les expressions de son âme, lesquels sont dirigés intentionnellement vers l'objet et purement déterminés à partir de lui (et ses contextes éventuels) [A VI 12 II/92 a "H 28"], nous avons encore un flot de sentiments qui est suscité, un flot de sentiments corporels de bien-être, mais nous avons également de tout autres sentiments, une conscience accrue de sa propre valeur ou du développement de sa propre personnalité et tel sentiment ainsi suscité en même temps, qui s'adapte selon son type à la situation affective. Et ce flot global est une unité, possède son caractère affectif unitaire (dans d'autres cas, il y a unité et cependant aussi dissonance, humeur contradictoire, balancement entre souffrance et plaisir, etc.), et tous ces sentiments ne sont pas séparés de ceux qui possèdent leur orien-

---

<sup>5</sup> Approbation et développement plus précis de A – important.

tation particulière vers l'objet et qui forment le noyau d'un sentiment global, d'un affect. Ils possèdent tous la motivation une de l'excitation : l'ensemble affectif est tel qu'il est, caractérisé comme affecté à travers l'objet et ses sentiments particuliers. Nous pouvons appréhender l'objet comme le déclencheur de cet affect global. Mais, si nous vivons dans l'affect, il est dirigé intentionnellement vers l'objet en tant qu'affect global, le noyau se dirige spécialement vers lui, mais la diffusion affective n'est pas séparée du noyau ni de l'intentionnalité dirigée vers ce dernier. Cela ne change rien au fait que la diffusion possède ses composantes propres, lesquelles ont leur intentionnalité dirigée vers d'autres objets. Mon attention est tournée pour ainsi dire vers l'objet avec un affect d'amour, disons un amour-passion : l'attention aimante et ce qui est de l'ordre de la passion ne sont pas séparés relativement à l'intentionnalité, quoique le flot d'excitation qui excède le noyau de l'attention-plaisir possède en soi des objets sensibles et d'autres objets de type différent.

On peut comparer cela avec la façon dont une perception externe se réfère à quelque chose de perçu. Je vois la maison, et elle est bâtie là dans un environnement fait d'objets. La perception globale est dirigée vers l'objet : depuis un noyau, depuis l'apparition perceptive qui fait en soi [92 b] spécialement partie de cet objet, et <depuis> un rayon attentionnel transversal particulier. Mais l'environnement n'est pas perçu à travers une série d'apparitions séparées ni de conversions attentionnelles séparées – les conversions attentionnelles ne pénètrent quasiment pas l'environnement –, la conscience globale d'arrière-plan est une et ne fait qu'un avec la conscience de la maison, et elle possède aussi son intentionnalité en référence avec la maison, pour autant que celle-ci est ce qui, dans ma perception, est pleinement déterminé, en tant qu'elle fait précisément partie, d'un point de vue perceptif, de ce contexte.

Assurément, on peut se demander si une telle analogie est parfaite. L'affect est une unité de sentiments multiples. En cela le noyau, la satisfaction, possède une intentionnalité particulière, à travers elle s'initie avant tout l'action de se tourner vers. Mais lorsque mon amoureuse se jette dans mes bras à corps perdu, toutes les excitations-passions, pour autant qu'elles sont à considérer justement comme des excitations, comme des rayonnements, participent à plein à la conversion attentionnelle. D'une certaine manière, le moi se dilate en vivant dans ce flot de sentiments, pour autant qu'il atteint son but et se dirige à travers ce flot vers l'objet.

Traduction réalisée par Natalie Depraz